

Lundi

— Lekh lekha...

— Comment !

— Lekh lekha, connais-toi, toi-même, insiste la voix intérieure.

— Oui, mais... comment ? S'interroge Mirc avec angoisse.

— Réveille-toi, le quatrième jour de la semaine, et écoute le Zamane Sodi, le temps secret, celui qui remonte l'éternité.

Le temps réfléchit, virevolte, hésite puis se décide à avancer, en reculant, pour nous raconter son vécu. C'est une histoire sans âge qui nous est affligée. Elle commence quand on a conscience d'elle. Peut être ne connaîtra-t-elle jamais de fin. Rêve qui s'éclipse ou réalité qui s'enfuit. Là n'est pas la question...

Des nuées noires annonçant un orage. Une belle lumière aux reflets jaunes. Un rai d'éclat qui filtre à travers un jour. Un décor, sans substance, émerge pour s'évanouir, aussitôt, tout en nuance. Quel dommage de laisser ce beau talent de la nature en jachère. Il faut ressusciter, raviver les morts...

Au cours d'une nuit, d'une nébuleuse brume. Seul, submergé par le néant, il réalise qu'un cauchemar le parcourt. Il se redresse pour contempler le « Rien » qui l'entoure. Malgré le flou vague, il ressent, avec lucidité, un brillant soleil surgir des abîmes. Il ne comprend rien. Est-

ce la nuit ou bien le jour ? Aucune réponse ! Un silence !
Un doute ! Un début !

C'est en plein hiver, lors de la première lune de l'année, que l'empreinte glaciale de l'inconnu miroite pour l'accueillir, à l'intérieur du château, vers les éventuels coups de minuit. La neige couvre la montagne d'un manteau de velours blanc. Le vent souffle, violemment, pour dépoussiérer l'espace des mauvais esprits. On l'a entendu pleurer de frayeur, de cette Terre, de cette mère, de ce père, de ce lieu, de cette vie.

L'éternel rode, tout autour, afin de mieux contempler son œuvre. Après une nuit d'une blancheur immaculée de conception, il s'éclipse, dès l'aube, un air de contentement illumine ses traits figés dans l'air du temps. Il plane au-dessus des nuages qui ne sont là que pour déverser les larmes de la joie. C'est la plus belle demeure de la région qui transparaît, de plus en plus, à travers le rêve... Comme si son éclairage faisait briller l'ensemble incertain de la mise en scène.

Le château s'érige sur la plaque tournante du temps. Dès qu'on l'aperçoit, à travers les lointains brouillards, on est épris d'une irrésistible envie de s'en approcher comme s'il était inévitable. Plus on progresse, vers la pièce maîtresse, et plus les traits se crayonnent, fuyant l'irréel, pour se métamorphoser en une vérité ne souffrant d'aucun doute. On est reçu par une nature, bucolique, qui vous invite à la fouler avec l'infinité de vos sens.

On s'engage, allégrement, vers ses gigantesques marches qui soutiennent l'édifice. Un immense portail, en fer forgé, rigoureusement façonné, se déploie pour inciter le visiteur à mieux l'introduire. L'impression du vrai s'exprime à travers chacune de ses pierres. On pénètre,

prudemment, dans un spacieux salon, finement décoré, divulguant la limpidité des meubles couverts d'un tissu vaporeux.

Une universelle bibliothèque recouvre, son vide mural, avec les richesses de ses idées. Au milieu, se dévoilent différentes rivières, de fauteuils et de canapés, les uns plus beaux que les autres, autour d'une magnifique cheminée qui s'impose, modestement, à travers les âges.

On escalade les escaliers, cotonneux, pour rejoindre le premier étage. Au milieu, de la chambre des inséparables, s'érige un éminent lit à baldaquin en bois, sculpté avec tendresse, suivi d'une méridienne, en étoffe, imprimée d'une myriade de fleurs en pastels, derrière une table basse au motifs orientaux. Une grande armoire, respirant le chêne, se referme sur des draps brodés aux initiales. Les fenêtres parées d'épais rideaux en parfaite affinité de ton. Au bout, une somptueuse salle de bain, tout en marbre, rose et noir, qui vous invite à la détente. Une lumière feutrée se dégage des quatre coins de ce décor. Une modeste bibliothèque de chevet pour escorter l'esprit curieux.

A travers les minuscules ouvertures, des différentes fenêtres de la chambre, on observe, au fil de la brume, une vaste écurie qui renferme une poignée de chevaux de race. Sur les deux côtés se dessinent d'énormes cages d'oiseaux, de toutes origines et couleurs, qui égayent l'ambiance par leurs chants mystiques.

Rostom, allongé sur la méridienne, en costume d'époque, d'une élégance impeccable. Peau foncée qui s'éclaircit avec le temps, yeux noirs reflétant une lumière d'antan, cheveux obscurs bien apprivoisés. Un physique équivoque qui interpelle de loin. Rigoureux, dans tout ce qu'il entreprend, pour bien accomplir son rôle sur la scène misanthropique. Il se redresse de fatigue et puis laisse

échapper, spontanément, tout en admirant le tableau surnaturel qui s'offre à lui, celui de la mère et de son enfant :

— Dix ans déjà, dix années de faux espoirs et pourtant il est bien là...

Kenza, enfouie dans la soierie, de sa chemise de nuit, d'un blanc dentelé, se délasse entre les plis des draps brodés haut en couleurs. Les cheveux châtain, dans un désordre exemplaire, lui couvrent les épaules dénudées. Une peau claire, à peine dorée de tempérament, remonte vers ses yeux, marron, légèrement bridés de souvenirs. Son charme tient à ce petit je-ne-sais-quoi qu'on appelle distinction. Ses paroles glissent, doucereusement, dans le creux de l'oreille qui veut bien les accueillir. Joviale tout en gardant un profil énigmatique dès qu'on cherche à violer sa féminine carapace.

— Oui, enfin, il est là, je n'y croyais plus, c'est bien lui... répète-t-elle, fiévreusement, en le prenant dans ses bras afin d'être sûre de sa présence.

— Je me souviens de notre première rencontre comme si c'était hier, comme si le temps s'était arrêté depuis. Rostom est enivré de bonheur, un fils, un héritier, un avenir. Il va humer de nouvelles émotions encore inexplorées. Chacun des détails, de son passé, lui remonte à la surface. Il les chasse, en vain, ils reviennent et l'envahissent. Tu te rappelles de la fête des marins, il y a plus de dix ans ? Interroge-t-il d'un air rêveur.

— Tu avais trente ans, toujours célibataire à la recherche de la formule magique qui prononce le nom de ta future épouse. Pendant que ta sœur et ton frère s'engageaient dans le présent, toi... tu ne vivais qu'à travers la mémoire de ton grand-père, Kabala, en t'isolant, de pis en pis, de la réalité, réplique-t-elle.

— Trois jours et trois nuits de carnaval organisé pour honorer les anciens marins et attribuer des prix à leurs descendants. Mon grand-père mérite d'être reconnu... comme je suis son petit-fils, préféré, il serait content que je reçoive cette récompense en son nom, poursuit-il vaguement.

— La fête commence à jouer avec les écumes, quand on t'appelle par ton nom... celui de ton père et de ton grand-père pour recevoir la médaille d'or. Le premier prix pour le marin le plus courageux, raconte-t-elle pour lui rafraîchir la mémoire.

— J'ai eu l'impression qu'il était avec moi, qu'il continue à faire parler de lui, qu'il honore la famille, et soi-même, par cette marque de reconnaissance. Comme le voulait la tradition, je me suis dirigé vers la foule, dos à la mer, pour prononcer mon discours.

Rostom bâta, comme un jeu de tarot, les visages présents. Il fixa les auditeurs, droit dans les yeux, afin de les obliger à s'incliner devant la grandeur de son ancêtre. Dans le flou présent, lui, ne guetta que l'âme inépuisable de Kabala. Ses lèvres, comme téléguidées, furent à la recherche du verbe qui tarda à se prononcer par pudeur. Finalement, le flot des paroles submergea son esprit pour jaillir au bout de la langue :

« Grand-père était un brave homme... l'intrépide est celui qui avance malgré l'inquiétude. Il avait le cran de défier ses angoisses. La peur l'incitait à la prudence. Pour lui, la mort était imminente. Nous y sommes condamnés depuis la conception. Pourquoi fuir l'évidente obsession ? Observez votre destinée en face et acceptez-la, tel qu'elle est, sans appréhension. Avancez, avec votre crainte, pour

forger votre personnalité, et ne cherchez pas la mort, c'est elle qui vous trouvera.

La frayeur est un barème pour nous indiquer la procédure. Etre vaillant, c'est se maintenir en vie. Mon grand-père préférait emprunter le masque d'un lâche que d'endosser l'habit d'un martyr. Craintif mais toujours présent, voilà ce qu'il voulait nous enseigner de son vivant. Mais, comme personne ne l'avait senti, à sa juste valeur, il s'est isolé au sommet de la montagne pour se confier à un rocher, le Zamane Sodi. Il suffit de vous concentrer là-dessus pour tout entendre et comprendre. Merci à vous d'être venu honorer sa mémoire. »

— La foule a applaudit très fort. Elle n'a jamais cru que tu puisses t'exprimer avec autant d'éloquence. Tu les a tous surpris, même ta famille. On croit entendre ton grand-père au bout de tes lèvres. Au pied de l'estrade, on se bouscule pour te féliciter, reprend Kenza en s'étirant en douceur.

— Soudain, je perçois, pour la première fois, de mon étrange existence, une femme qui me sourit d'un air admiratif. Elle me regarde, droit dans les yeux, comme si elle visait l'inconscient où se niche la trace de notre imminente rencontre, rappelle-t-il avec nostalgie. Je te contemple, discrètement, en espérant prolonger ton sourire qui ne m'est, peut être, pas destiné. Mais peu importe, tu es là, avec ton air juvénile, un rouge à lèvres souligne la pâleur de ton visage confiant. Tu étais ravissante dans ta robe rouge, col bateau, mi-longue qui communique avec des petites chaussures, à talons fins, de la même couleur.

— La machine du destin s'est mise en marche afin d'accomplir sa mission inachevée, se rappelle-t-elle à haute voix.

— Tous les regards nous escortent avec sidération. On s'est dirigé, inconsciemment, vers un salon de thé au bord de la plage. Le bruit sourd du flux et du reflux des vagues ne nous extirpe pas de notre état éphémère. L'instant compte trop pour le laisser filer entre les doigts de la providence qui vient de nous réunir.

— Je bois tes paroles sous l'impression du déjà vu, déjà entendu. Ce que tu me racontes, intègre, parfaitement, le contenu de mon âme et de mon esprit. J'ai hâte de confirmer ce pressentiment en m'envolant, vers les sommets de la montagne, près du rocher mystérieux de Kabala, ajoutez-elle avec ivresse.

— C'est un lundi, Comme si c'était aujourd'hui, nous étions accrochés aux ailes de l'espoir, pour survoler les cimes, en contournant la pierre symbolique. La reconnaissance des lieux est instinctive. L'atterrissage ne peut nous conduire que vers l'union sacrée avec la bénédiction du destin.

— La demande de ma gracieuse main est inévitable, la paume ne peut se fondre que dans la dentelle blanche immaculée, continue-telle fièrement comme si elle répétait un rôle pour la première fois.

— Ton installation au château a éclairé les lieux d'une multiple lumière. Depuis cet instant royal, nous n'avons connu que des moments de bonheur princier. Tu t'es imprégnée de l'éternité qui se dégage de ce lieu. Une unique espérance manque à notre plénitude, nous voulions un enfant, dit-il pour lui donner la réplique.

— On a commencé à perdre espoir. Dix ans viennent de s'écouler, dix ans de fausses promesses de la nature. Jusqu'au jour où nous apprenons que je suis enceinte, que j'allais donner la vie, offrir un laps d'éternité, finit-elle par

dire avant de se retourner, amoureusement, vers le fruit de sa passion.

Leur fils unique est né au moment où l'espoir de l'éclosion prend congé, à l'instant où la patience a épuisé toutes ses ressources. Rostom se lève pour l'embrasser avant de quitter, au ralenti, la chambre et ses odeurs parfumées à l'inconnu.

Il descend les escaliers, en épousant leur courbe naturelle, pour aboutir au salon où surgissent des portes, en bois de cèdre, vous invitant à les empoigner pour dénuder les différents coins et recoins. Quatre grandes pièces se dégagent de nul part. Deux au fond du salon, derrière les escaliers, et deux autres de chaque côté.

Il se dirige vers une cuisine imprégnée d'un style ancien, un air cuivré balaye l'ensemble faisant ressortir l'odeur et la couleur de la terre cuite qui enjolive les murs et le sol. Les fenêtres sont entrecoupées par des petits carreaux laissant percer la lumière du jour, discrètement, en jeu de dame.

Rostom se fait, rapidement, un café afin de renouer avec la réalité. Il passe vers la salle à manger qui se dégage, à son tour, pour marquer le temps de sa présence. Elle est parée d'une longue table pratiquement accrochée à une multitude de sièges qui l'enlace pour former un tout indivisible. L'ensemble se veut en parfaite harmonie avec les rideaux, la nappe et les serviettes brodées finement.

Il récupère une tasse remplie de café, bien chaud, et revient vers le salon pour allumer un feu de bois dans sa somptueuse cheminée qui orne, majestueusement, la pièce. Il ramasse un tas de brindilles sèches qu'il dispose en dôme, ensuite, il entoure la coupole de grosses bûches de

pins, en forme pyramidale, avant de provoquer l'étincelle. Le feu se lance dans une transe crépitante. Le temps se consume au rythme du crépitement infernale. Rostom se brise dans le fauteuil, le plus proche de la scène, afin d'écouter au mieux les différentes notes de la nouvelle symphonie que le temps ne cesse de réenregistrer dans la mémoire humaine.

Rostom est excédé d'entrevoir défilier, devant le troisième œil, le passé et l'avenir enjambant le présent en toute impunité. Il remonte, vertigineusement, le temps à la recherche des traits de son grand-père. Il revoit, distinctement, cet homme Trapu, peau blanche neige, regard pétillant d'intelligence infinie. Les cheveux raides, mi-long couleur de la nuit, parsemée d'une multitude d'étoiles qui imposaient le respect. Il dégageait de la classe mélangée à une grâce qui lui échappait de l'intérieur, le rendait rayonnant. La vision de ses mains renvoyait à un détachement, sans précédent, de la matière. Il cultivait l'anonymat auprès des grands de la société. Tout au long de sa vie, il vécut dans une pauvreté recherchée : « On ne produit que dans la douleur », répétait-il.

A travers son feu de bois, qui se sacrifie pour donner naissance aux flammes multicolores, il entrevoit le contenu de sa mémoire qui renferme, principalement, Kabala, ce grand professionnel des océans. Il était perçu comme un grand pêcheur, intrépide, défiant constamment la mer et la mort. Il décida, à l'épilogue de sa vie, d'acquiescer cet ancien manoir abandonné. Ce fut son lieu préféré. Quand il ne naviguait pas, il était, souvent, auprès d'un mystérieux rocher, qu'il baptisa : le Zamane Sodi. En été, il lui arriva, même, d'y passer des nuits entières, sans donner signe de vie. Avant sa mort, il pria, Rostom, d'aller effleurer la pierre, afin de pouvoir la sentir sur ses mains. Son dernier souhait fut qu'il mette au monde un fils à l'endroit où il mourut.

Rostom se souvient comment il crut qu'il sommeillait. Il éteignit la lumière, ferma la porte et s'allongea, sur le divan, près de lui. Il refusait d'admettre son départ. Il passa la nuit entière à attendre la levée du jour, pour revenir l'aborder en provoquant le doute qui vacillait dans son être. Le constat du décès ne relevait plus du domaine de l'incertain. Il attendit, sereinement, l'avènement de son père pour lui dire : « Grand-père est mort, je vais m'installer ici, comme je le lui ai promis. »

Toute la ville était présente à l'enterrement, auprès du mystérieux rocher, le Zamane Sodi. Par respect, par peur de la malédiction, par principe ou par curiosité, on défila tout au long de l'après-midi. Ce fut un jour sombre. Tout le monde s'observa en silence, les larmes aux yeux et la gorge serrée ôtèrent tous commentaires. Le temps marcha au pas, trotta, puis galopa pour se rattraper en vain.

Oui, Rostom se rappelle de tout comme si le passé cherchait à se substituer au présent, comme si le vécu ressuscitait pour échapper à la désuétude. Il veut se manifester à travers la première descendance afin d'émerger, plus clairement, de l'oubli. Plus on s'éloigne dans la lignée et plus le flou est obscur, moins la présence des anciens est influente.

Le feu s'éteint de lassitude, Rostom retrouve son présent devant un café froid qui n'a pas eu la chance d'être dégusté. Il se redresse, brusquement, en direction de la porte d'entrée. Dehors, dès qu'il franchit le seuil, deux sloughis et deux bergers allemands pointent, fidèlement, le bout des oreilles autour de leur maître.

Il emprunte, pieusement, la direction du Zamane Sodi. Une fois devant, il ne cesse de le contempler avec convoitise, avant de lui dire : « Toi l'omniscient, peux-tu me prédire l'avenir ? » Aucune impression de réponse. Son passé n'a pas de secret pour lui. La conscience tranquille ne l'empêche pas d'aborder le futur avec appréhension. Mais pourquoi maintenant ? Pourquoi aujourd'hui s'intéresse-t-il au lendemain, celui qui n'existe pas encore et qui n'existera, peut être, jamais ? Est-ce parce qu'il vient d'avoir un enfant ? Est-ce normal, pour un futur père, de s'inquiéter de la sorte ? Pourquoi a-t-il si peur ? Il ne comprend rien. Il se perd. Il se sent si seul, comme avant. N'en pouvant plus, il se met à crier.

« Grand-père. Je ne suis pas venu pour te dire que j'ai eu un enfant, tu le savais déjà. Tu voulais que ton arrière-petit-fils naisse ici. C'était ton ultime souhait, depuis toujours, et voilà qu'il se réalise. Maintenant, que dois-je faire, qu'attends-tu de moi ? Y a-t-il autre chose que tu veuilles de moi ? Je suis prêt à tout, j'attends tes ordres. Tu m'as conseillé de faire confiance à ma destinée. Je suis très heureux, mais quel dommage que tu sois parti avant de m'indiquer la marche à suivre. Je me sens un peu perdu. Ne me dis surtout pas que tu n'as plus besoin de moi, je t'en prie. »

Il amorce une trêve, puis, il sourit de l'intérieur en se dirigeant, à petits pas, vers son château. Un sentiment de bonheur l'envahit à l'écoute de la voix de son fils. Il se précipite vers sa femme, s'assois à ses côtés pour envelopper son enfant dans ses bras en répétant frénétiquement :

— Mon trésor, aujourd'hui, on va vivre une journée exceptionnelle. Je vais convier toute la ville et tous les châtelains du coin. Je vais organiser le banquet de l'année.